

glais Wase et datent du commencement de ce siècle. Depuis cette époque, on trouve quelques recherches sur ce sujet, presque toujours isolées et ne concluant pas. Il faut faire une exception pour celles du docteur Herman Gohn, de Breslau, qui, par la méthode et la rigueur des observations, répondent parfaitement aux exigences de la science actuelle. C'est là un travail fort important et dont les conclusions doivent jusqu'à un certain point faire autorité.

Cohn a pris pour base de son travail les résultats de l'examen des élèves des 5 écoles de village de Langenbielau, de 20 écoles élémentaires, de 2 écoles de jeunes filles, de 2 écoles moyennes, de 2 Realschulen (écoles supérieures du commerce et de l'industrie) et de 2 collèges de Breslau.

Sur 10,060 élèves, il en a examiné lui-même 6,059, les autres l'étaient d'après ses indications par les maîtres. Cohn a encore dernièrement examiné les yeux des 410 étudiants de l'Université de Breslau.

On a établi en même temps l'âge de l'élève le temps qu'il a passé à l'école, le moment où il l'a quittée ; on a noté avec soin les maladies des yeux à ces différentes époques, et tous ces détails ont fourni à l'examen scientifique une base tellement sûre, qu'il serait, à notre sens, fort difficile d'en établir une semblable sur le même sujet.

Comme résultat, on trouve que, parmi ces 10,060 élèves, 17,1 pour 100 n'avaient pas la vue normale, mais que ce nombre se divisait fort inégalement et de la manière suivante :

	Pour 100.
Dans les écoles de villages.....	5,2
— élémentaires des villes.....	14,7
— moyennes.....	19,2
— supérieures de filles.....	21,9
— supérieures du commerce.....	24,1
Dans les collèges.....	31,7

Parmi les 410 étudiants, on en trouvait 68 pour 100 qui n'avaient pas la vue normale (amétropiques). Si on laisse de côté l'hypéropie, l'astigmatisme et les maladies des yeux réelles comme étant moins importantes et que l'on ne tienne compte que de la myopie, on trouve 10 pour 100 de myope, parmi les enfants se dédoublant ainsi :

	Pour 100.
Dans les écoles de village.....	1,4
— élémentaires des villes.....	6,7
— supérieures de filles.....	7,7
— moyennes.....	10,3
— supérieures du commerce.....	19,7
Dans les collèges.....	26,2
Il faut ajouter pour les étudiants.....	60,0

On voit déjà là une ascendance régulière, en prenant les chiffres en masse ; c'est bien autre chose si l'on prend chaque école d'après le nombre de ses classes. Qu'il nous suffise de citer ici les classes des écoles élémentaires des villes et des collèges :

	VI.	V.	IV.	III.	II.	I.
Écoles élémentaires	2,9	4,0	9,8	9,8		
Dans les collèges						
(gymnase)	12,5	18,2	23,7	31,0	41,3	55,8.

Il est d'autant plus difficile de constater les assertions du docteur Cohn, qu'il démontre par des tableaux détaillés que non-seulement le nombre des myopes augmente de classe en classe, mais aussi le degré de myopie. On doit dire, cependant, que sur ce dernier point les écoles des filles et les écoles moyennes font exception.

DR. LÉONCE.

Les habitations des animaux.

Rien de plus merveilleux, vraiment, que l'instinct déployé par un grand nombre d'animaux dans la construction de leurs demeures. Tandis que le chat, ce commensal paresseux de notre logis, passe sa journée à faire et à refaire une toilette cent fois faite déjà, les habitants des bois, des plaines, de l'air et des eaux soutiennent leur existence par un labeur continu, par une lutte incessante contre les éléments ou contre leurs ennemis.

Quoi de plus extraordinaire que les travaux souterrains d'une taupe ? Le tracé n'en est jamais confié au hasard, mais le plan paraît soumis à des idées bien arrêtées. Ces amas de terre ou de sable, que l'on rencontre assez fréquemment sur le sol des champs et des jardins, sont formés par la terre que la taupe rejette au dehors en creusant sa galerie. Ce monticule correspond à un puits analogue à celui que percent les ingénieurs pour évacuer les déblais lorsqu'ils creusent un tunnel au sein d'une montagne. De ce puits partent des galeries se dirigeant à droite et à gauche. Si l'on ouvre l'une de celles-ci pour la suivre jusqu'à son extrémité, on arrive à la demeure véritable de la taupe, demeure que recouvre une monticule plus important que les autres, et ordinairement dissimulé par un buisson ou sous les branches basses d'un arbre.

A l'intérieur de cette calotte terreuse est une chambre mi-sphérique, assez élevée de plafond et entourée de deux galeries circulaires creusées, l'une au niveau de la voûte, l'autre un peu au-dessous. De la chambre principale partent des boyaux en pente, qui débouchent dans les divers tunnels.

Par ses continuelles allées et venues, la taupe presse, comprime, durcit les parois de ses couloirs, et finit par leur donner une telle solidité qu'aucun éboulement n'est à craindre, même quand la pluie a détrempe le sol.

Ce qui explique les travaux de la taupe et permet de comprendre pourquoi il lui faut si peu de temps pour les mener à bonne fin, c'est la constitution osseuse de l'animal.

Les jambes de l'animal sont formées d'os courts et robustes, les omoplates sont de grande dimension, le cou est soutenu par des muscles très-forts ; toute la vigueur de l'animal se trouve concentrée dans le train de devant. Enfin, les pieds sont armés de griffes solides, recourbées, et le nez est pourvu d'un os accessoire se prolongeant jusqu'au museau.

Eu égard à sa taille, les travaux qu'exécute la taupe peuvent être comparés à un monticule creux de 12 pieds de hauteur et de 21 de circonférence, qu'un homme s'élèverait en se servant seulement d'une bêche.

Des digues du castor.

Ces digues sont destinées à arrêter un ruisseau, de manière à permettre à l'eau de s'élever, de s'étendre et de former un lac tranquille, sur les bords duquel l'animal bâtit sa hutte en terre battue.

L'emplacement choisi et reconnu favorable pour tel doit être voisin d'un bois. Les castors choisissent un arbre un peu fort qu'ils entaillent profondément au moyen de leurs quatre dents incisives. L'arbre étant presque entièrement scié, l'instinct de l'animal lui indique où il convient de donner les derniers coups de dents pour le forcer de s'abattre dans une direction favorable ; puis, le tronc gisant à terre, le castor en coupe les branches, le sépare en tronçons d'environ 3 à 5 pieds. Ces pieux sont, non pas plantés en terre, mais couchés horizontalement au fond de la rivière ou du ruisseau, et couverts de terre et de pierres jusqu'à ce que, solidement maintenus, il ne puissent ni remonter à la surface de l'eau, ni être emportés par le courant. Les assises de bûches, débarrassées de leurs branches et dépouillées de leurs écorces, s'accumulent ainsi jusqu'à la hauteur nécessaire, et l'œuvre se consolide par les terres et la vase que les castors ne cessent d'apporter à l'aide de leur queue aplatie, de leurs pattes de devant et même de leur queue. Avec le temps, la chaussée, battue à coups de plat de queue, acquiert la solidité de la terre ferme, et on en a vu se couvrir d'une riche et plantureuse végétation ; quelques-unes, même, ont pu voir croître et grandir des arbres forestiers, dont les racines contribuaient à retenir les divers matériaux.

C'est sur le bord du bassin formé par la digue, tantôt en ligne droite, quand l'eau coule doucement ; tantôt en ligne courbe, dont la convexité est dirigée contre le courant lorsque celui-ci est rapide, quelquefois longue de deux à trois cents verges, sur une largeur de trois ou quatre, et construite en talus, que le castor élève sa cabane, ou plutôt sa loge. Celle-ci est double ; une partie s'enfonce profondément sous l'eau, tandis que l'autre s'élève au-dessus et affecte à peu près la forme d'une demi-sphère, comme les huttes des Esquimaux. Chacune de ces loges, d'un diamètre de deux à trois verges, peut contenir plusieurs habitants avec leurs provisions d'écorces pour toute la saison d'hiver. Dans ces loges, les castors sont à l'abri des attaques de presque tous les animaux ; il n'y a guère que l'homme qui essaie et parvient à renverser ces solides murailles de terre, auxquelles, durant l'hiver, le froid communique la dureté de la pierre. La chasse trop active faite à ces animaux, alors que florissait la mode des cha-peaux de castor, a beaucoup réduit le nombre des intéressantes colonies se livrant aux travaux que nous avons essayé de décrire. On n'en rencontre guère plus que dans les solitudes à peine explorées des régions qui s'étendent au nord-ouest du Canada.